

Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon (dir.),
*La Littérature en bas-bleus. Romancières sous la
Restauration et la monarchie de Juillet (1815-1848)*
Paris, Éditions Classiques Garnier, coll. « Masculin/Féminin dans
l'Europe Moderne, 1 », 2010, 450 p.

Yves Thomas
Université Trent

Une fois les Enragés passés, une fois l'Empereur désarçonné, une fois les Bourbon restaurés aux sources de la gérontocratie et le Juste Milieu bien ancré du côté des bancocrates, on peut se demander si la Révolution a bien agi pour les femmes de lettres. Sont-elles parmi les laissées pour compte de la France révolutionnée ? L'usage du terme « bas-bleu » qui a cours en ces premières années du XIX^e siècle, pourrait le laisser croire et,

autant dire, en renvoyant à la Carte du Tendre « femmes savantes », « précieuses ridicules », ce sont là des variantes sur le même thème, mais là aussi peut-être une autre histoire. Où en sommes-nous vraiment ? Là non plus, pas de risque d'échapper à cette question.

La Littérature en bas-bleus nous montre clairement que, quel que soit le régime, les romancières de la première moitié du XIX^e siècle conservent en deçà, ou au-delà de leurs convictions, une production littéraire abondante qui assure paradoxalement une façon non seulement de dissimuler leur présence, mais aussi de tourner leur incertitude. Cette éviction de la place publique, qui culmine en une recherche d'une sociabilité littéraire particulière, et l'inquiétude qu'elle sous-entend peuvent mieux faire comprendre le mépris où le discours critique dominant tient la littérature qui est dite ici de « bas-bleu ».

L'inquiétude et l'ignorance qui commandent l'oubli, le statut improbable d'écrivain qui se dérobe sans cesse sont autant de signes d'un vaste travail à accomplir. Brigitte Louichon le remarque dans son propos introducteur au volume : il s'agit d'une mise au jour, d'une véritable exhumation. La curiosité fait le point. L'ouvrage se fixe en effet pour objectif de rendre compte de ces œuvres où se mêlent l'amour larmoyant, le désir d'une coïncidence avec le siècle et le projet de réunir le paysage et le récit. On y voit ainsi apparaître les noms de Caroline Marbouty, de la Comtesse Dash, de Mme Guénard et de Delphine de Girardin. La signification est retranchée dans une utopie de la logique, terre inaccessible où elle se découvre un havre : l'Histoire. L'angoisse est au rendez-vous ; elle explique comment l'identification, classique dans le

discours misogyne, de la Femme et d'un parcours intellectuel se retourne ici pour révéler l'indéfectible montée d'un point de vue différent. Toutefois, ce qui intéresse Brigitte Louichon et Andrea Del Lungo ainsi que leurs collaboratrices, ce ne sont pas les idées exprimées aux marches de la littérature, mais la réflexion qui mène le roman et lui impose l'évidence de ses terreurs. Le mélodrame y est authentiquement pathétique. C'est une souffrance d'autant plus aiguë qu'elle ne trouve pas de répondant. La réflexion prend certes place dans une telle histoire des idées (on suit Sophie Gay, Hortense Allart, Claire de Duras, Mélanie Waldor, sans oublier Germaine de Staël et Julie-Jeanne-Éléonore de Lespinasse), mais dans une visée de questionnement des œuvres dans une perspective d'un questionnement plus général de leur enfouissement, au sein même d'un champ littéraire qui pose le problème de l'engagement dans le Siècle.

On remarquera plus particulièrement les articles consacrés à la genèse du terme « bas-bleu » (Martine Reid), aux ponts aux ânes du roman destiné aux marquises et aux femmes de chambre (Catherine Mariette-Clot), au rapport du roman avec le bas-bleu, la construction du personnage dans *la Muse du Département* (Delphine Pion), à la mise en question des stéréotypes romanesques dans les œuvres écrites par des femmes sous la Restauration (Amélie Legrand), au vacillement entre légitimisme et érotisme dans l'œuvre de Madame de Guénard, aux femmes et à la fiction dans *le Journal des femmes*, *le Journal des Dames et des Modes*, *la Mode* et *le Petit Courier des Dames* (Catherine Nesci).

Le livre, dense, pourrait se lire au hasard : le lecteur peut ainsi trouver des analyses pertinentes en fonction de ce qui

peut piquer son intérêt. Il cherchera du côté de Germaine de Staël pour en apercevoir le rayonnement dans les œuvres d'Hortense Allart (Amélie Legrand, Laura Colombo et Sophie Guermès) et de George Sand (Damien Zanone). Et se tournant vers Delphine de Girardin, Mme de Duras et Mlle de Lespinasse, il parcourra les analyses précises et stimulantes de Fabienne Bergerol, de Marie-Bénédicte Diethelm, d'Andrea Del Lungo et de Jean-Noël Pascal.

Cherchant à faire mieux comprendre les œuvres de ces romancières méconnues, cet ouvrage collectif brouille l'ordre convenu. Il nous montre que cette littérature négligée du XIX^e siècle apporte à la fiction et à sa distribution un supplément, une dépense qui assure l'échange, le transfert, la circulation de sa contradiction. S'agirait-il de mieux se faire comprendre, de s'adresser au plus grand nombre ? Ces témoignages sur ce qui peut échapper aux convictions tenaces assurent ainsi l'avenir à des propositions plus larges.